

> familles retenu par Franklin est plausible et, à raison de 20 sols par livre tournois, son calcul est arithmétiquement exact.

Afin d'inciter les Parisiens à se lever plus tôt, Franklin suggère trois «règlements» que pourraient adopter les autorités, dont le tir au canon prévu par le troisième devrait rappeler au lecteur, s'il l'avait oublié, que le discours n'est pas sérieux :

1°. Mettre une taxe d'un louis sur chaque fenêtre qui aura des volets empêchant la lumière d'entrer dans les appartements aussitôt que le soleil est sur l'horizon.

2°. Établir pour la consommation de la cire & de la chandelle dans Paris, la même loi salubre de Police qu'on a faite pour diminuer la consommation du bois pendant l'hiver qui vient de finir, placer des Gardes à toutes les boutiques de Ciriers & de Chandeliers, & ne pas permettre à chaque famille d'user plus d'une livre de chandelle par semaine.

3°. Faire sonner toutes les cloches des Églises au lever du soleil; & si cela n'est pas suffisant, faire tirer un coup de canon dans chaque rue, pour ouvrir les yeux des paresseux sur leur véritable intérêt.

La version longue, publiée en 1790 dans le journal *American Museum*, intercale un quatrième «règlement» entre les deux derniers : «Placer également des gardes pour arrêter tous les carrosses, &c. qui voudraient passer dans les rues après le coucher du soleil, à l'exception de ceux des médecins, chirurgiens et sages-femmes.»

Enfin, c'est en insistant sur le caractère novateur de sa découverte que Franklin termine son discours, après avoir déclaré qu'il ne prétendait en retirer aucun bénéfice pour lui-même. Ce désintéressement n'est pas seulement un ornement de plus que Franklin apporte à son texte; il correspond réellement à sa pensée. Dans son autobiographie publiée en 1869, il rapporte qu'en 1742, il s'était vu proposer un brevet au sujet d'un poêle de son invention. Mais il avait décliné cette offre selon le principe que, «comme nous retirons de grands avantages des inventions des autres, nous devons nous réjouir d'avoir l'occasion de rendre service à autrui par une de nos inventions; et ceci nous le ferons gratuitement et généreusement».

UN LECTORAT PERPLEXE

En 1784, le texte de Franklin fut très mal reçu par les lecteurs du *Journal de Paris*. Bien qu'aucune de leurs réactions n'apparaisse dans les colonnes de ce quotidien, nous le savons, car, dès le 27 avril, le bibliothécaire de l'abbaye de Sainte-Geneviève, Barthélemy Mercier de Saint-Léger, avait, lui, adressé au journal une lettre enthousiaste publiée plus tard avec cette note de Mercier : «Non imprimée, parce que cette plaisanterie n'avait pas réussi, et que MM. du *Journal* ne voulaient pas la rappeler.» Il faut



dire que la lettre de Mercier débutait ainsi : «L'inestimable découverte annoncée dans le *Journal de Paris* d'hier, Messieurs, m'a pénétré d'admiration pour son auteur.» Et il poursuivait sur le même ton, renchérissant encore sur Franklin en faisant valoir que les économies ne concerneraient pas seulement l'éclairage, mais aussi le chauffage. On comprend qu'après avoir essuyé les protestations de beaucoup de lecteurs, les éditeurs du *Journal de Paris* n'avaient pas souhaité en rajouter.

En 1795, trois périodiques (*La Décade philosophique*, le *Mercure français* et le *Journal de Paris*) publièrent la lettre de Franklin, en version longue (d'ailleurs, curieusement, en la déclarant inédite...). Ils justifiaient cette publication par son intérêt économique dans un contexte devenu difficile. Ils ne furent pas contestés sur ce point, mais, le 3 décembre 1795, le *Journal de Paris* publia une lettre anonyme dont l'auteur était Pierre Louis Roederer. Connu pour son rôle politique, il reprochait à *La Décade* et au *Journal* d'avoir imprimé une lettre qu'ils n'avaient pas reçue de Franklin : «Sans doute, en la relisant, il en avait trouvé la plaisanterie froide et insipide, puisqu'il ne vous l'avait pas adressée, et bien des gens pensent qu'il avait raison.» Roederer craignait aussi que, «dans un moment [...] de ferveur républicaine tel que celui où nous nous trouvons, [...] on prît à la lettre et au sérieux, les expédients peu plaisants que Franklin ne propose pourtant que par plaisanterie».

Le *Journal* annonçait répondre «incessamment» à cette lettre, ce qu'il n'a pas fait, mais il en a publié une autre le 11 décembre, écrite par Quinquet en réaction à celle de Roederer. En n'oubliant pas de faire de la publicité pour ses lampes, le pharmacien y défendait l'idée

Sur cette illustration de la lettre de Franklin, parue en 1834, le dessinateur a placé au chevet du savant une lampe de Quinquet, qu'il n'était pas censé posséder ce matin-là.



Vers les six heures du matin, je fus réveillé par un bruit au-dessus de ma tête, & je fus fort étonné de voir ma chambre très éclairée

Benjamin Franklin

économique de Franklin, car, sans la connaître, cela faisait déjà plus de six mois qu'il avait « communiqué à plusieurs personnes, et à diverses commissions » de semblables idées d'économies. Lui non plus n'avait-il donc pas lu le *Journal* du 26 avril 1784 ? Mais si ce quotidien n'a pas répondu à la lettre de Roederer, ce dernier l'a fait lui-même : il a en effet envoyé au *Journal* une autre lettre anonyme où il propose quelques réponses !

Par la suite, la lettre de Franklin est plus ou moins tombée dans l'oubli en France et n'en est sortie qu'en 1916, à l'occasion des discussions suscitées par un projet d'« avance de l'heure » pendant une partie de l'année. En particulier, plusieurs quotidiens ont livré des extraits de cette lettre à leurs lecteurs. Mais les jugements émis à son sujet furent rares et, si certains ont loué Franklin pour son idée, on les devine assez embarrassés par le ton qu'il a employé. C'est certainement le cas de Camille Couderc, qui, dans le *Bulletin de la Société d'Histoire de Paris*, présente ainsi le texte de Franklin : « Cette lettre est un peu longue et, par endroits, d'une ironie un peu lourde. » C'est le moins que l'on puisse dire ! Mais il ajoute : « Son intérêt rétrospectif, cependant, semble assez grand pour justifier sa réimpression. »

UN HUMORISTE AGUERRI

Bien différent du précédent est le commentaire du physiologiste Charles Richet, Prix Nobel en 1913, qui, dans *Le Figaro* du 19 avril 1916, signala un « curieux article [du] grand Franklin », dont il donna une version abrégée avant de conclure : « Quoique cent trente-deux ans se soient écoulés depuis

l'observation pénétrante faite par Franklin, il est probable qu'en 1916 comme en 1784, le soleil éclaire dès qu'il est levé. » Nul doute que Richet avait bien compris que Franklin plaisantait.

Outre-Atlantique, en revanche, les talents d'humoriste de Franklin étaient déjà bien connus. Il avait exercé cette activité en particulier dans le *Poor Richard's Almanack* (*Almanach du Bonhomme Richard*), publié à Philadelphie de 1732 à 1757. Aussi, lorsque sa lettre a été imprimée en 1790 dans cette même cité et présentée comme « une importante découverte par le dr. Franklin », personne là-bas n'a pu se méprendre sur le sens de son discours.

De fait, le texte de Franklin possède plusieurs ingrédients du parfait canular : récit circonstancié s'appuyant sur une authentique démonstration de lampes, incident plausible des volets non rabattus, calcul détaillé des économies réalisables. Sans oublier les clins d'œil : une touche de naïveté, l'exagération du tir au canon dans les rues et surtout l'énormité de sa découverte ! Avec ce texte humoristique très habilement composé, sans nul doute un morceau d'anthologie, Franklin se situe dans la succession de l'écrivain irlandais Jonathan Swift, du moins si l'on pense, en oubliant ici la noirceur de l'humour, à la *Modeste Proposition* (1729) de ce dernier pour réduire la misère en Irlande : nourrir le peuple affamé avec de la viande de nourrisson.

Les travaux scientifiques de Franklin lui avaient valu de devenir, en 1756, *fellow* de la Royal Society de Londres, qui lui avait décerné la médaille Copley en 1753, et membre associé étranger de l'Académie des sciences de Paris en 1772. En raison de cette notoriété, on imagine mal qu'il aurait choisi de présenter son idée d'heure d'été de façon humoristique s'il avait été convaincu de son utilité. Au contraire, c'est peut-être à la suite de l'incident réel des volets que lui serait venue une autre idée, celle purement facétieuse d'écrire une blague autour d'une proposition d'avance du lever qu'il n'aurait jamais sérieusement envisagée. En l'occurrence, Benjamin Franklin mériterait bien davantage d'être reconnu comme talentueux humoriste que comme précurseur.

En France, la nécessité de réaliser des économies en temps de guerre a conduit le député André Honnorat à déposer un projet de loi le 21 mars 1916. De longues discussions aboutirent à la loi du 9 juin qui instituait une heure d'été, en avance d'une heure sur celle de Greenwich adoptée en 1911. Seule l'année 1916 était d'abord concernée, mais la pratique de cette heure d'été a subsisté jusqu'en 1939. Non retenue à la Libération, l'heure d'été est réapparue en 1976 à des fins d'économies d'énergie après le choc pétrolier de 1973. Franklin n'aurait sans doute pas imaginé une telle issue à son canular... ■

BIBLIOGRAPHIE

J. Gapaillard, *Histoire de l'heure en France*, Vuibert, 2011.

P. M. Zall, *Benjamin Franklin's humor*, The University Press of Kentucky, 2005.

Bulletin de la Société d'Histoire de Paris, pp. 93-101, 1916.

L. Figuier, *Les Merveilles de la science*, tome 4, pp. 14-27, 1870.

Œuvres du comte P. L. Roederer, t. 5, 1857.

Journal de Paris, n° 117, 26 avril 1784.